

ils doivent se douter de quelque chose ; ils sont si rusés pour leur âge !

Mme d'Avron, qui, elle, n'était pas très rusée, se dirigeait vers le grand salon, où l'arbre se trouvait caché entre deux paravents, et Simone continuait à travailler avec une activité redoublée. Ne fallait-il pas laisser leur joie entière aux pauvres petits, surtout si, à cette joie, devaient succéder bien des épreuves ?

Elle s'était rapprochée de la fenêtre pour profiter des derniers rayons du jour, et elle ne leva les yeux de son ouvrage qu'en entendant quelqu'un entrer.

C'était Osmin seul. Il s'approcha de Simone et s'arrêta sans rien dire.

Alors elle le regarda bien en face. Sa vaillance était revenue tout entière, et elle lui dit tranquillement :

— Parlez bas, à cause de maman. Elle pourrait vous entendre comme je vous avais attendu la dernière fois. Vous voyez, je sais déjà ce que vous venez m'annoncer, et je suis toute prête à devenir fermière à Avron.

Elle riait presque, croyant l'étonner, et n'étant pas, malgré tout, insensible à cette satisfaction de se montrer courageuse devant celui qui faisait si peu de cas des femmes. Mais il ne parut ni surpris ni soulagé, et, avec un ricanement qui pouvait passer pour l'expression d'une ironie dédaigneuse ou d'une contrariété vive :

— Vous n'y êtes pas du tout, dit-il, mais là pas du tout !...

Jamais la vulgarité des formes, la rudesse instinctive d'Osmin n'étaient plus apparentes que dans les moments où il se trouvait embarrassé. Simone en éprouva un froissement douloureux, comme si une main maladroite lui eût porté un coup, et elle murmura, en devenant toute pâle :

— Qu'y a-t-il donc ?

— Voyez-vous, reprit Osmin sans chercher ses mots, le plus grand service à rendre aux gens, c'est de leur dire la vérité. A quoi bon vous cacher ce que, forcément, vous apprendrez bientôt ? Prenez votre courage à deux mains. Supposez le pire tout de suite.

— C'est la ruine complète, dit Simone. Il ne nous restera rien ?...

N'avoir rien ! Elle n'avait jamais envisagé cette situation, qui, d'emblée, lui paraissait terrible. Son énergie, pourtant, ne fléchissait pas. Elle s'était levée, et, quoique ses jambes tremblassent un peu, elle se tenait droite devant Osmin, attendant la confirmation de ses craintes.

— Pire que cela, répondit-il.

Et comme elle restait muette, l'avoué continua, avec son même ricanement :

— Vous ne connaissez pas les affaires, cela se voit. Vous ne savez pas qu'on peut y laisser plus que sa fortune...

— Son honneur ! acheva Simone. Mais comment ?...

Elle s'appuyait des deux mains au dossier de son fauteuil, sentant tout chanceler autour d'elle, et ses mots brefs, entrecoupés, allaient droit au but.

Cette manière de s'expliquer convenait à Osmin, et les questions de sentiment faisant place aux questions pratiques, il recouvrait sa lucidité d'esprit.

— La Société des phosphates est en pleine déconfiture, dit-il. Cela est arrivé presque subitement. En même temps que les mauvais résultats de l'exploitation, longtemps cachés, on a découvert, dans la gestion financière, des irrégularités flagrantes, imprudence de certains, escroqueries des autres. La compagnie américaine rivale a tiré parti de cette situation avec une habileté diabolique. Elle a fait semblant de vouloir acheter l'affaire pour qu'on ne se pourvût pas ailleurs, puis, au dernier moment, elle a retiré ses offres. La faillite sera déclarée incessamment. Il faut que votre père dégage sa responsabilité, ou sinon il risque...

— Quoi ?

— Des poursuites judiciaires.

Simone étouffa un cri.

Dans ses pressentiments les plus sombres, dans ses imaginations les plus folles, jamais elle n'avait songé à une pareille éventualité. Avec ce sens de l'absolue justice propre aux personnes jeunes, elle n'avait pas eu l'idée qu'on pût taxer au même prix une étourderie et une faute, traiter l'honnête homme incapable aussi sévèrement, plus sévèrement même que le plus adroit coquin. Les paroles d'Osmin lui semblaient un mensonge, une insulte, un blasphème, et elle le regardait avec des yeux flamboyants de révolte et d'indignation.

— Oui, je suis une brute de vous parler ainsi, continua-t-il, saisissant au vol ce regard. Un homme bien élevé, délicat, eût gardé le silence, se fût retiré. Moi, je viens d'ôter à votre père ses dernières illusions. J'accomplis le même devoir auprès de vous, de votre mère, C'est désagréable pour moi, utile pour vous.

Simone soupçonna qu'à sa façon, il lui voulait du bien, mais il venait de lui faire tant de mal, qu'elle ne pouvait encore le remercier, et, craignant que sa mère ne supportât pas une douleur pareille à la sienne, elle implora :

— Oh ! ne dites pas à maman... pas encore !...

— Pourquoi ? Le temps presse, et vous n'aurez pas trop de tous vos efforts réunis.

A ce moment même, Mme d'Avron reparaisait souriante.

— Il me semblait bien reconnaître votre voix, monsieur Osmin, s'écria-t-elle gaiement, et cependant vous parliez bien bas... comme si vous eussiez fait des confidences à ma fille. Venez voir notre arbre de Noël, il est plus réussi encore que celui de l'année dernière.

Dans le crépuscule, elle ne distinguait pas bien les visages, mais l'attitude d'Osmin et de Simone la frappa, et elle demanda, changeant de ton :

— Qu'avez-vous tous deux avec vos figures bouleversées ?

Puis, comme ils ne répondaient pas, elle eut peur.

— Mon mari ! où est mon mari ? cria-t-elle.

Elle fit un mouvement pour sortir. Osmin la retint.

— Madame, attendez pour le voir, dit-il, que je vous fasse d'abord en son nom un aveu pénible...

Mme d'Avron resta clouée sur place, les yeux dilatés de surprise et d'angoisse, secouée des pieds à la tête par un tremblement nerveux ; elle entendait à peine les tendres paroles de sa fille et ce qu'Osmin lui expliquait de ruine, de faillite, de mesures à prendre. Un appel lui vint aux lèvres :

— M. d'Avron !... il faut que je parle à M. d'Avron.

Elle se releva, soulevée par une force factice, et elle qui, depuis tant d'années, marchait avec effort, s'élançant en courant comme une folle dans la direction du cabinet de son mari.

La chambre était noyée d'obscurité. A peine si l'on distinguait, tout au fond, sur le canapé, la silhouette affaissée de M. d'Avron, et la blancheur de ses cheveux.

Devant lui, sa femme vint s'abattre sur les genoux en s'écriant :

— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas, Robert ? Dites-moi que ce n'est pas vrai !

Il ne répondait pas ; il se reculait, cachant son visage pour ne pas être vu dans sa détresse, pour ne pas voir aussi la douleur des siens.

Alors, seulement, la pauvre femme commença à comprendre ; elle ne put admettre cette chose incroyable qu'il s'était trompé, qu'il était vaincu, qu'il ne parvenait plus à la défendre, à la protéger, et, trop faible moralement et physiquement pour songer à renverser les rôles, sans trouver un mot d'espoir ou de consolation, elle se mit à sangloter, éperdue, aussi terrifiée que si le ciel eût croulé sur sa tête.

Cette dernière secousse était trop forte pour M. d'Avron. Il se retourna ; de grosses larmes coulaient aussi sur ses joues, il murmurait des mots sans suite, avec une voix entrecoupée, bégayante.

En ces quelques heures, il avait vieilli de vingt ans.

La réalité, cachée jusqu'alors par ses illusions, venait, comme aux autres, de lui apparaître pour la première fois.

Autant sa confiance en lui-même avait été excessive, autant son abattement était maintenant absolu ; et ce contraste avec son insouciance, son entrain, sa joie de vivre ordinaires, rendait son état doublement pitoyable.

— Ayez du courage... pour maman !... Maman ayez du courage pour papa ! répétait Simone, allant de l'un à l'autre. Est-ce qu'il ne vous reste pas vos enfants qui vous chérissent ?...

La pensée de ses enfants provoqua chez M. d'Avron un nouvel élan de douleur.

— Mes pauvres enfants ! C'est moi qui aurai perdu leur avenir.

Toutes les réflexions, si longtemps écartées, affluaient ensemble à son cerveau trop étroit pour les contenir.

— J'ai fait le malheur de mes enfants ! J'ai fait le malheur de ma femme ! je l'ai tuée !... répétait-il, affolé en voyant, à la lueur des bougies allumées par Osmin, Mme d'Avron qui s'abandonnait aux bras de Simone, à bout de forces, dans une torpeur plus effrayante que son agitation de tout à l'heure.

Et comme si la scène n'eût pas été suffisamment lamentable, un trottement furtif s'entendit dans le corridor, s'arrêta devant la porte, et, d'une poussée, les deux petits entrèrent en courant, la main dans la main, triomphants, ravis, croyant bien dénicher la surprise qu'ils guettaient depuis la veille, trouver le fameux arbre de Noël dans le cabinet de papa, où toutes les grandes personnes s'étaient donné un mystérieux rendez-vous.

L'absence de l'arbre, l'accueil gêné qu'on leur faisait, sans reproches ni caresses, provoquèrent d'abord chez eux une stupéfaction qui se peignit sur leurs petites figures. Puis Georges, déjà capable d'observer l'air singulier de tout le monde, se précipita vers Mme d'Avron, en poussant un cri déchirant.

— Maman a pleuré ! maman est malade ! Mon Dieu ! mon Dieu...

(A suivre)